

YENTA PRODUCTION
présente

Alimentation **GENERALE**

un film de Chantal Briet



Lorsque je suis entrée pour la première fois dans l'épicerie de la Source à Epinay-sur-Seine, Ali m'a offert le café — servi sur les congélateurs, entre la machine à jambon et le journal destiné à tous... Les clients et les habitués qui défilaient chez lui racontaient comme à l'habitude les mini-événements de leur vie... la pluie, le beau temps, les angoisses du moment, la vie dans la cité, les émissions télé...

De ces diverses conversations sortaient des accents de solitude, de détresse, mais aussi beaucoup de bonne humeur et une sacrée dose d'humour — comme pour faire passer le goût un peu amer de la vie...

C'était en 1999. J'ai rendu des visites régulières à Ali pendant plusieurs mois, surtout le matin, pour partager le rituel du petit déjeuner avec Jeanine, Bertho, Jamaa et les autres... Je crois bien que je suis devenue, moi aussi, une habituée...

J'ai rapidement compris que ce lieu me donnerait la possibilité de poursuivre ma quête : filmer le temps dans un lieu, filmer le temps qui passe sur des êtres, des visages, et sur leurs destinées. Filmer également une manière d'exister ensemble — un petit « commerce », qui reprendrait à son compte l'origine du mot lui-même : un lieu d'échange, où l'on s'alimenterait de manière générale...

Chantal BRIET

YENTA PRODUCTION présente

ALIMENTATION GÉNÉRALE

un film de Chantal Briet

Sélection ACID Cannes 2005

Prix du Meilleur Documentaire de long-métrage 2005
Festival *Doçlisboa* Lisbonne, Portugal

Grand Prix du Jury 2006
Festival *Documenta* Madrid, Espagne

SORTIE LE 1^{ER} NOVEMBRE 2006

france - couleur - vidéo - 2005 - format 1,33 - durée 84 mn - DTS LTRT
visa n° 116108

en coproduction avec Images Plus et ARCADI
avec la participation du Centre National de la Cinématographie
du FASILD et de la Mairie d'Epinay-sur-Seine
avec le soutien de l'ACID

Distribution

Mélanie Zaffran - Ludovic Arnal

Yenta Distribution

38, rue notre-dame de nazareth

75003 paris france

distribution@alimentationgenerale-lefilm.com

tél + 33 (0)1 44 78 84 20

fax + 33 (0)1 44 78 84 21

www.alimentationgenerale-lefilm.com

Presse

Jean-Bernard Emery

01 55 79 03 43 - 06 03 45 41 84

jb.emery@cinepresscontact.com



Comment est née l'idée de ce film ?

L'idée première du film, sa racine, est attachée à ce mot-là : « Utopie ». C'est parti d'une réflexion proposée par le théâtre d'Épinay-sur-Seine : « Existe-t-il encore, dans cette ville de la banlieue nord de Paris, des énergies, des comportements, qui se rapporteraient à l'utopie ? ».

Alors, comme Don Quichotte, je suis partie à la recherche de l'Utopie, et je suis revenue, avec, dans mes bagages, plusieurs rencontres des personnes de toutes conditions, plus ou moins allumées, passionnées, qui y croyaient encore, ou qui rêvaient encore, ou qui faisaient...

Par la suite, je suis restée en contact avec Ali, car j'ai senti que son épicerie pouvait être un lieu magnifique pour faire un film.



L'utopie, c'est aussi « *un pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux* ». Et j'ai trouvé, au sein même de la cité de la Source à Epinay, un petit commerce qui fonctionnait comme ce pays imaginaire, un modèle un peu idéal de société, un microcosme exemplaire : qu'on soit vieux, ou jeune, riche ou pauvre, ou d'une quelconque des nombreuses nationalités présentes dans cette cité, on peut avoir sa place dans cette épicerie, et venir acheter, ou bavarder, ou boire le café du matin, ou lire le journal, voilà le lieu où je désire filmer. Même si c'est fragile, éphémère, et forcément pas toujours idéal dans la réalité...

Comment avez-vous écrit puis tourné votre film ?

Je n'habite pas en banlieue, mais j'y suis souvent et j'aime y être. Dans toute situation de guerres, des crises, on retrouve des concentrations d'énergie, il y a de la vie. En banlieue, c'est un peu cela, on n'est pas en guerre, mais on est souvent dans le drame, pas celui qu'on nous montre, un drame plus profond, plus caché, plus universel. Il y a tous ceux qui sont exclus économiquement des grandes villes, mais aussi tous ces gens arrivés en France parce que c'était vital, autant pour eux que pour nous, les Français. Pour résumer grossièrement, cette épicerie contient le monde, sa tragédie, mais aussi sa force de vie...

J'ai passé beaucoup de temps là-bas, à rencontrer les gens, à boire le café avec eux. Ça, c'est la première étape. Elle a duré longtemps, le temps de l'écriture et de la maturation du projet, plus d'un an. A tel point que les clients de l'épicerie ne me croyaient plus quand je leur disais que je venais pour préparer un film, c'est eux qui me réclamaient le tournage au final !

Propos recueillis par Djamel Ouahab et Jean-Christian Riff, cinéastes

Chantal Briet

Ensuite on cherche, on se questionne. Je voulais filmer la vie, mais comment filme-t-on la vie ? On pourrait placer une caméra de surveillance, et ensuite monter les images. Ça aussi, ce serait un film... mais pas le mien. Moi, je cherchais comment filmer des êtres en train de vivre dans ce lieu et comment en faire de vrais personnages de cinéma, auxquels on pourrait s'attacher, avec lesquels on pourrait ressentir des émotions proches de celles qui sont vécues là-bas — là bas, dans ce petit monde d'une épicerie de banlieue.

Le documentaire classique s'inscrit souvent dans des conventions, rejette l'émotion, le rire. Moi, je voulais un film avec des personnages complexes et ambigus, comme dans la vie.

Comment avez-vous choisi vos personnages ?

Ils se sont choisis d'eux-mêmes. Il y a des gens qui, d'emblée, ne souhaitent pas être filmés. Ils évitaient de fréquenter l'épicerie durant le tournage... Et puis il y a ceux qui ont compris et accepté le dispositif que je proposais : ce qui m'intéressait, c'était de les voir vivre et non pas de les interroger, comme ils s'y attendaient au départ. Spontanément, Mamie, Jeanine, Jamaa, Ali et d'autres, se sont prêtés au jeu... Ça les amusait et ils se sont mis à vivre durant le tournage.

Ils avaient envie de prendre leur place dans le film et ils la prenaient. Ils devenaient les personnages d'un film. C'est ça qui était passionnant. Avec Ali, c'était un peu différent. On est partis sur l'idée commune qu'on faisait un film pour casser certains clichés qui existaient sur la cité. On a beaucoup discuté tous les deux. Si lui était le maître de son épicerie, moi je devais rester le patron du film. Progressivement, je l'ai amené à jouer le rôle d'un « passeur », central, certes, mais qui allait me permettre de filmer d'autres personnages, les clients de son épicerie.

Ce qui est touchant c'est de voir un épicier aussi généreux. C'est lui le héros du film. On pense à la caverne d'Ali Baba... on voudrait tous avoir près de chez soi un épicier comme lui !

Oui, Ali est généreux. Il garde les principes, les beautés de sa culture kabyle, de l'hospitalité. N'oublions pas tout de même que nous sommes dans un lieu de commerce, dans l'échange, rien n'est gratuit. En écrivant ce film, j'ai beaucoup travaillé sur les notions de don et de dette. Qu'est-ce qui se donne, qu'est-ce qui se prend ? Jamaa se révolte à un moment, quand la notion d'échange ne devient plus si évidente...

Et, de la même manière, dans ma relation avec Ali, quel était le contrat moral, puisqu'il n'y avait pas d'échange d'argent ? Qu'est-ce que j'allais lui apporter en échange de ce que je lui prenais ? Une autre image ? A la racine du mot don, il y a « dosis », la dose de poison...



Le propre du documentaire, c'est de filmer des êtres vivants, fragiles. J'aurais aimé, je ne pense pas avoir réussi, éviter l'écueil de faire d'Ali un héros, une icône. C'est forcément réducteur et dangereux, parce qu'après la vraie vie continue. Là, on se retrouve dans les questionnements et la complexité du travail de documentaire... En même temps, Ali est musicien, et aussi un très bon chanteur. Il est donc déjà dans le spectacle, et il rêve de pouvoir accompagner le film en chantant. C'est quelque chose de possible...



Il y a une dimension politique dans ce film ?

Dès qu'on filme la cité, on est dans la politique. La politique, c'est « la gestion de la Cité ». Filmer ce lieu unique comme une « utopie », c'est déjà une démarche politique. Aujourd'hui, on est dans le culte de la croissance, du « tout rentable ». J'ai voulu filmer le petit par rapport au gros, l'*Alimentation générale* par rapport à Carrefour... Dans cette épicerie, les gens viennent chercher quelque chose qui ne peut être pensé ni mis en place par les politiques ou par les responsables de grandes surfaces.

Oui, il y a cette dimension-là, mais avant tout votre film atteint quelque chose de profondément humain, qui est rare...

Il me semble que j'ai commencé à comprendre et à atteindre mon film lorsque je suis allée rencontrer chez eux chacun des clients que j'avais choisi de filmer durant ces quatre années. C'était une étape décisive. Ils ont senti que je ne voulais pas les filmer uniquement en situation de représentation (on est dans une « épicerie-théâtre », où l'on se joue, où l'on se montre — l'épicerie est un peu une agora) mais que je cherchais quelque chose d'autre, qui



avait à voir avec leur vie, avec leur être plus qu'avec leur paraître... En même temps, ils ne se racontent pas plus que ce qu'on peut exprimer en société, dans une épicerie, on est à la frontière de l'intime et du théâtre.

Est-ce que ce film a changé quelque chose pour eux ?

Il y a eu une projection à Epinay-sur-Seine, où tous les habitants de la cité ont été invités. Je crois qu'ils se sont sentis reconnus. Après, on reste dans l'inconnu, dans les profondeurs : qu'est-ce qu'un film change de l'image qu'on a de soi, de l'image qu'on a des autres, de notre représentation du monde ?



Chantal Briet

Après des études de Lettres à Lille, Chantal Briet suit une formation de cinéma à l'ESRA, puis réalise de nombreux documentaires et court-métrages qui ont reçu plusieurs prix.

Chantal Briet enseigne également la réalisation documentaire à l'Université de Marne-la-Vallée, Val d'Europe.

INCH'ALLAH (1987), court-métrage fiction, co-réalisé avec Jean-Pierre Lenoir, tourné à Roubaix. A remporté le Grand Prix au Festival de Lille, le Grand Prix au Festival d'Epinay-sur-Seine, et le prix du public au Festival de Dignes.

DES-TOURS ET CHEMINS (1991), court métrage documentaire. A remporté le Prix France 3 Nord au Festival de L'acharnière

Filmographie

UN ENFANT TOUT DE SUITE (2001), documentaire diffusé sur France 5 et RFO

PRINTEMPS A LA SOURCE (2001), documentaire sélections au Festival du Réel. A remporté le Prix Theciv (Région Ile-de-France) et le Prix Jean Lotz de la SCAM

ALIMENTATION GÉNÉRALE est son premier long-métrage.

Mamie



Bertho

Akram



Jeanine



Jamaa

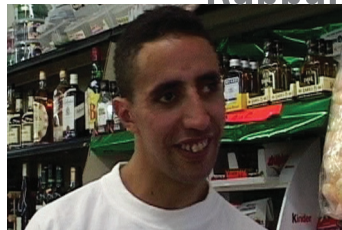


Personnages



Ali

Rabbah



Papi

Ali Zebboudj

épicier à la Cité de la Source

Vous êtes-vous reconnu dans le film, et avez-vous reconnu vos clients, la vie de l'épicerie au quotidien ?

Oui, je me suis reconnu. D'ailleurs, c'était le "deal" avec Chantal, qu'elle nous filme tels que nous étions. Il n'y a eu aucun changement par rapport à notre vie de tous les jours. Je trouve que le film reflète une image juste, autant de moi que des habitants de la Cité. Et on vit toujours de la même façon, ça continue...

Malgré les tensions dont témoignent quelques bombages sur les murs, Chantal Briet a saisi une vie de quartier plutôt paisible. Avez-vous apprécié cette distance avec certains clichés ?

Qui n'apprécierait pas cette bonne image donnée de la banlieue ? Nous, on n'avait rien à cacher. Certains journalistes

Le film a été entièrement tourné en matinée. Aurait-il été différent, tourné l'après-midi ?

Les jeunes ne nous auraient pas laissés tourner. Maintenant qu'ils connaissent Chantal, qu'ils savent qu'elle n'a pas donné du quartier une image négative, c'est différent. Ils me demandent quand elle va revenir.

Le film a-t-il aidé certains élus et responsables à mieux prendre conscience de cette réalité ?

Le maire d'Epinay a pris ça à la légère au début, et puis son regard a changé. De toute façon, quand les banlieues ont flambé, ils ont pris conscience qu'il y avait un malaise. Et depuis, ils font très attention. On leur avait dit avant, gentiment, entre autres avec le film, mais ils ne nous ont pas écoutés.



A propos du film

ont déformé cette image, mais, derrière les heurts, il y a en fait un besoin d'amour énorme et beaucoup d'amour entre les gens. Et Chantal a su trouver le juste milieu entre bons et mauvais côtés de la banlieue. Pour certains, ce n'est qu'une cité-dortoir, mais pour ceux qui y vivent tous les jours, notamment ces jeunes dont on dit qu'ils « tiennent les murs », et qu'en fait on refoule de partout sans les écouter, il y a un mal de vivre, qui s'exprime quelquefois par la violence. Mais pas tous les jours. Il faut que les gens des quartiers aisés prennent en compte le fait que les habitants des cités ne sont pas différents. Tout le monde souhaite avoir son petit jardin. Mais, coincé au 18^e étage, avec une panne d'ascenseur, même pour un père de famille la rébellion est inévitable.

Justement, *Alimentation Générale* a été tourné avant ces émeutes de l'automne 2005. La situation vous semble-t-elle plus tendue aujourd'hui ?

C'est une situation qui pourrait s'arranger, mais pas en créant des lois plus répressives. Il y a eu une prise de conscience. Les gens qui vivent dans les cités ne sont pas des légumes. Beaucoup sont des gens très réfléchis, et qui voudraient s'en sortir. Comme ils n'ont pas d'argent et ne sont pas lettrés, ils font avec la Cité, mais ce n'est plus comme avant. Même les jeunes ne veulent plus casser pour casser, ils ont passé un cap. Plutôt que casser la voiture du voisin, ils iraient plutôt casser dans les beaux quartiers de Paris. Quand un enfant

est turbulent, c'est qu'il veut attirer l'attention. C'est une façon de dire : « On existe, pensez un peu à nous... »

L'explosion est-elle inévitable ?

Pour moi, il y a de l'espoir. Ces jeunes, dont on dit tant de mal, rêvent de s'en sortir. La France est un beau pays, mais où on a du mal à positiver. Certains médias, notamment, entretiennent un climat de marasme. Hier, par exemple, il y a eu deux bagarres dans la cité. Ce sont des bagarres inutiles, bien sûr, mais ça détend tout le reste, tout ce qui couvait. Pas de sang, juste des engueulades, c'est humain.

Positiver, c'est plutôt ce que fait le film...

Justement, c'est ce qui me fait plaisir. On a toujours montré de la banlieue les voitures brûlées, les bagarres... Tout n'y est pas rose, mais c'est ce qui fait le sel de la vie. Si vous saviez les peurs de ces jeunes que nous montrent les informations télévisées : ils voient un car de police à cinq cents mètres, ils sont tous dans les halls ! Vous croyez qu'ils ont envie d'aller en prison ? En tant que commerçant, on préférerait payer des animateurs que des voitures brûlées. Mais au lieu de ça, on laisse se créer un désespoir profond chez les gens. Ce qui n'empêche pas une grande solidarité dans le malheur, qu'on ne montre jamais.

Le regard que pose aujourd'hui sur elle un ministre de l'Intérieur peut-il aider la banlieue ?

La question ne se pose même pas... Si un ministre se permet de parler comme un voyou ! Il faut un peu de retenue...

Ces propos ont-ils eu un impact dans l'épicerie ?

Oui, les jeunes étaient révoltés. Mais les vieilles personnes aussi se sont insurgées, des gens très calmes : Jeanine, Maurice...

Vous êtes bien dans votre nouvelle épicerie ?

Oui, tout est neuf ! Mais il n'y a eu aucune continuité dans les travaux. Il y a toujours à côté cette grande place vide et inutile, et pas le passage qui devait être ouvert entre l'école et la place.

Toujours la même ambiance ?

Oui, Jamaa vient de moins en moins, mais d'autres ont pris le relais. En fait, il y a quatre ou cinq personnes, Mamie, Jeanine, Aimée... qui me tiennent, qui m'empêchent de partir — des dames extraordinaires... Sinon, je pourrais prendre ma retraite. Ça fait bientôt vingt ans que je suis là. Je n'en connais pas beaucoup qui auraient tenu plus d'une année ! J'ai été volé onze fois, et pourtant toujours respecté. Un jeune a été voler au Leclerc pour me rembourser, un autre a tagué mon mur pour que plus personne ne le casse ! Les vieux ne veulent pas que je parte. J'ai de belles histoires d'amour avec eux. Hier, Kader a eu un fils, il l'a ramené direct de la clinique jusqu'à chez moi...



Comment imaginez-vous l'après- Ali ?

Je n'y pense jamais ! Ça va vous paraître prétentieux, mais celui qui va me succéder ne restera pas longtemps. A moins que ce soit quelqu'un du quartier. D'ailleurs il y a deux grands de la Cité auxquels je pense. Je suis même prêt à leur faire un bon prix pour qu'ils puissent assurer cette continuité.

La musique ?

La musique est ce qui me fait vivre. J'ai commencé à chanter très jeune. Mon père jouait du violon, ma sœur chante... Je chante pour marier les gens, égayer les soirées, alors que mon frère lave et chante pour les morts. Mon père faisait les deux. Il aimait la vie. Il est arrivé en France à douze ans et n'est pas souvent retourné en Kabylie. Il est mort ici, à Bichat.



Nabile Farès

écrivain, poète et psychanalyste

Comme poète d'origine kabyle, vous avez beaucoup écrit sur l'exil. Quel est votre regard sur ce film ?

D'abord, ce que je peux dire, c'est que, puisque vous me demandez de participer à un commentaire sur le film, c'est que quelque part, je peux y figurer... Ça ne m'est pas du tout étranger, ça m'est même très familier. Ce film montre quelque chose d'une étrangeté familière qui construit, pour elle même et pour l'entourage, une façon de parler ensemble dans des lieux relégués, mis à l'écart — des lieux de souffrance qui sont à la fois communautaires et font partie de la communauté française.

Ce film est un dialecte, une parole singulière inventée au quotidien, dans ce lieu là, contre une langue d'exclusion. Là, la parole circule, elle invite, et elle évite l'effondrement...

Que pensez-vous du titre, Alimentation Générale ?

Le titre "Alimentation générale" est un titre d'adresse, c'est une métaphore concrète de tout ce qui s'échange comme épices, de nourritures nourricières. On voit bien qu'il y a l'objet concret de la nourriture : parce que les gens sont pauvres, ils achètent ce qu'ils aiment, mais en petite quantité. Dans cette épicerie, ils y viennent pour y trouver ce qu'il n'y a pas dans les supermarchés : les caddies qui débordent, le manque de parole, etc.



Dans ce film, les personnages voyagent tous à travers une langue qu'ils connaissent, celle dans laquelle ils ont tous été élevés, reçus, accueillis — ou moins bien accueillis — le français. C'est la langue que tout le monde partage, mais avec des accentuations différentes, des formes d'humour différents, ce n'est ni une langue totalitaire, ni une langue de plomb, ni une langue de slogan. Au contraire, c'est une langue de la brisure, de l'écueil, mais qui dit cela avec beaucoup d'humanité. Ce film dit comment les gens arrivent à se débrouiller : ils n'ont pas attendu qu'on vienne à leur place inventer quelque chose qui corresponde à la façon dont chacun se perçoit.

"Alimentation générale", c'est une métaphore à propos de ce qui se réinvente, cela dit la nécessité d'une histoire à dire là où beaucoup de choses vont mal : le contraste est saisissant entre l'étroitesse de cette épicerie et la vastitude d'un dehors qui ne sert à rien, si ce n'est à isoler les gens dans leur cité, dans des places où ces gens ne se rencontrent pas, ne se rencontrent jamais...

Le film parle aussi de l'exil. Chaque personnage, quelle que soit son origine, est profondément seul...

Oui, mais ce film raconte le contraire de ce que vous me dites : il y a du lien entre les gens. La solitude est d'abord construite par une façon de vivre socialement, et on peut se dire que dans cette cité, dans cette épicerie-là, on va se préoccuper de cette vieille dame qui ne sort pas de chez elle...

C'est pour cela que je vous disais que ce lieu est une bonne façon de réagir à la psychose. S'il n'y avait pas cela, ils entreraient dans des effondrements structurels, psychotiques... Les cités deviennent des lieux où les gens sont en danger de déstructuration radicale, leurs corps en portent déjà les stigmates...

Sam Di Iorio

ass. professor Hunter College, NY University

Une demi-heure après le début de *Alimentation générale*, un plan du propriétaire des lieux, Ali Zebboudj, précède celui de son collègue Jamaa Hemmou, les yeux fermés, qui l'écoute. Alors que Zebboudj s'adresse à la caméra avec assurance, l'état de quasi-transe de Hemmou ouvre un espace auquel lui seul a accès, un univers loin des bouteilles de shampoing et des boîtes de nourriture pour oiseau rangés sur les étagères derrière lui...

Pour moi, le film de Chantal Briet illustre ce lien entre proximité et éloignement. Tout au long du film, les dialogues mettent en évidence cette sensation de proximité. *Alimentation générale* est un film parlant : les personnages nous racontent leurs histoires, nous montrent ce que sont leurs vies. En apparence, ces paroles semblent banales : *Vous l'avez acheté où ce saucisson ? Tu devrais le laver,*



ton chien. Moi, j'aime les endives. Ton frère, il travaille dur. Johnny Halliday il chante pas, il gueule. Dans leur contexte, ces mots sont pourtant transformés : ces phrases franches sont souvent le témoignage irrésistible, touchant, ou parfois incertain, de ces moments graves et légers de la vie de tous les jours. [...]

A d'autres moments, les paroles s'effacent, le regard se tourne vers l'intérieur, et il devient clair que le film de Chantal Briet parle aussi du silence. Pauses embarrassées à la fin d'une histoire sans résolution, longs plans d'Ali se faisant masser dans l'arrière-boutique, visages stoïques devant la destruction d'un immeuble. Ces scènes ambiguës ajoutent un aspect impénétrable au film. Plutôt que de témoigner d'un sentiment de soulagement ou de consternation, elles évoquent une part de mystère. Dans la mesure où Chantal Briet choisit de maintenir une certaine distance avec ses personnages, ceux-ci acquièrent une complexité qui transcende les notions réductrices de lieu et de personne. Je pense que la richesse du film se trouve dans cette attention aux détails.

Alec G. Hargreaves

Florida State University

Après tant de clichés négatifs sur les banlieues – violences, drogues, misérabilisme, etc. – le film de Chantal Briet nous apporte une bouffée d'oxygène [...] Sans sentimentalité ni didacticisme, le film de Chantal Briet remet les pendules à l'heure, nous faisant partager les troubles et les triomphes de personnages qui rendent enfin aux banlieues les couleurs humaines dont les médias les ont trop longtemps privées.





Yenta Distribution

38, rue notre-dame de nazareth

75003 paris france

contact@yentaproduction.com

distribution@alimentationgenerale-lefilm.com

tél + 33 (0)1 44 78 84 20

fax + 33 (0)1 44 78 84 21

